La Commune

Bulletin de l'Association des Amis de la Commune de Paris-1871

LE PEINTRE ET LE COMMUNARD...

ANNÉE 2003- NUMÉRO 20

Ils se battaient contre la résignation...

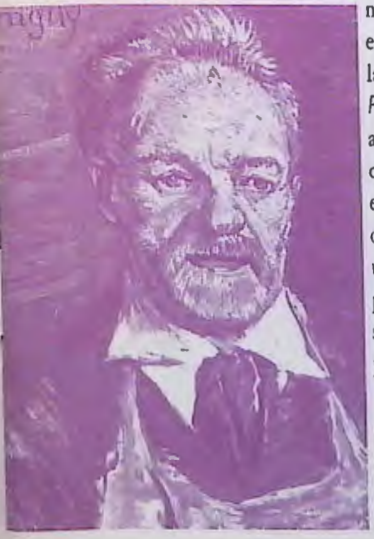
Le 4 juin dernier, Monsieur Christian Poncelet, Président du Sénat, dévoilait dans le Jardin du Luxembourg une plaque commémorative sur les lieux mêmes où furent lâchement fusillés de nombreux insurgés.
Il répondait ainsi à une demande que je lui avais formulée, au nom du Groupe Communiste, républicain et citoyen, souhaitant que ces derniers ne soient pas oubliés.
La lutte qu'ils ont menée jusqu'à la mort, comme leurs camarades parisiens, méritait pour le moins cet hommage. Ils se battaient contre la résignation, refusant la défaite. Ils se battaient avec le peuple de Paris, debout.
Cette plaque, comme ailleurs dans Paris, est un hommage à ceux qui ont voulu faire vivre la solidarité, l'égalité, la citoyenneté ; ceux qui ont voulu faire émerger des décombres un monde nouveau. Ils avaient le souci de la satisfaction des besoins des Parisiens et faisaient poindre la perspective d'un pouvoir direct des citoyens.
Il est affligeant de devoir considérer qu'aujourd'hui encore, leur combat est d'actualité. Les fondements solidaires, facteurs d'égalité de notre société, qu'ils ont contribué à forger dans notre tradition républicaine et qui ont été confirmés et étendus à la Libération, sont menacés.
Les communards portaient attention aux services publics, parce qu'ils étaient préoccupés de l'intérêt général. Dans des conditions extrêmement difficiles, douloureuses, ils ont fait le maximum pour en assurer le meilleur fonctionnement. Ils ont veillé à leur protection et à leur continuité.
Sous l'Ancien régime, l'administration s'occupait essentiellement de police, de justice et de finances, une conception que les communards ont remise en cause, s'occupant du travail, de l'enseignement par exemple.
On assiste aujourd'hui à une véritable restauration. Car la réponse aux intérêts exige de confiner les services publics nationaux à quelques secteurs d'activités dits « régaliens «. Pendant que ceux, devenus locaux, disparaîtront faute de moyens ou seront privatisés.
Cet affaiblissement de l'Etat est en parfaite cohérence avec les décisions prises au plan européen et par les grandes institutions mondiales. C'est ainsi qu'en conformité avec l'Accord général sur le commerce des services (AGCS), des secteurs comme l'éducation, la santé... doivent n'être que de simples marchandises.
C'est une terrible régression.
L'état des services publics d'un pays marque l'avancée ou non de la civilisation. A ce titre, au moment de l'examen par le Parlement du projet de loi de transfert des compétences aux collectivités locales, qui organise en réalité la déstructuration des grands services publics nationaux, il est bon de se rappeler l'œuvre de la Commune.

Nicole Borvo
Sénatrice de Paris
Présidente du groupe communiste, républicain et citoyen

Le Père Tanguy*, Communard, mécène des arts par conviction...

C'est un coup de fil du Musée d'Art Moderne de New-York qui a tout déclenché. En effet, ce musée recherchait une photo de ce modeste héros qui fut connu grâce à Van Gogh.
Certes, d'éminents historiens nous rétorqueront que ce n'est pas, pour eux, ce que l'on appelle désormais un scoop et qu'ils connaissent l'histoire du personnage de longue date. Il n'empêche, et nous en prenons le pari, que la grande majorité de nos adhérents ignorait sinon son existence, du moins son passé communard, car la patine de l'histoire avait partiellement effacé son rôle simple et modeste de fédéré qu'il ne devait jamais quitter.
C'est d'ailleurs l'une des raisons d'être de notre association, faire connaître la Commune, ses idéaux, en perpétuer le souvenir. Nous n'entendons pas minimiser le rôle éminent des chercheurs qui nous aident à une meilleure compréhension et rétablissent des vérités que la légende a parfois écornées. Mais c'est aussi notre noble tâche que de sortir de l'oubli ces combattants moins renommés.
Le «Père Tanguy» fait partie de notre patrimoine, son air guilleret est communicatif et nous l'accueillons avec joie à la table familiale. Il est des nôtres. **Robert Goupil**

Julien Tanguy (1825-1894). Broyeur de couleurs de son métier, il a été de ce petit peuple parisien qui a su accueillir les nouveaux peintres au moment où les officiels et les amateurs s'en détournaient. Il avait vécu les journées glorieuses et sanglantes de la *Commune de Paris*, était allé au bagne en tant que communard et, semble-t-il, compensait une utopie perdue, par sa bonté, soutenant les peintres miséreux, méconnus et souvent méprisés.



Chez *Tanguy*, au 14 de la rue Clauzel, Paris IXe, furent réunis pour la première fois des travaux de *Seurat, Cezanne, Gauguin et Van Gogh*.

C'est indiscutablement auprès de *Van Gogh* qu'il joua un rôle des plus influents, c'est dans sa maison que *Théo* loua une chambre pour ranger les tableaux de son frère. C'est chez lui qu'il espérait faire venir le marchand *Durand-Ruel*.

Vincent, selon *Emile Bernard***, peintre et ami fidèle jusqu'au dernier jour, va éprouver pour *Tanguy* «une douce amitié». Il était aussi, pour l'artiste, la figure même du révolutionnaire.

Dans ses engagements politiques et dans ses «convictions» artistiques... *Tanguy* aimait sans doute dans l'art les hardiesses qu'il ne voyait pas dans le progrès social. Il voulut que pour les jeunes artistes, sa boutique fût un foyer d'avant garde. Les idéaux de la *Commune* persistaient.

«A mon avis, *Julien Tanguy* s'était beaucoup

Le Père Tanguy *(suite)*

plus laissé séduire par le socialisme de *Vincent* que par la peinture qu'il honorait toutefois comme une sorte de manifestation sensible de leurs communs espoirs d'avenir.»

Dans cette subtile formulation de *Bernard*, on a déjà une idée de ce que peut faire l'art pour «plus tard».

Le *mercredi 30 juillet 1890*, il est parmi les quelques fidèles qui accompagnent *Vincent* à sa dernière demeure.

«Le Père Tanguy» mérite bien son étiquette de père.

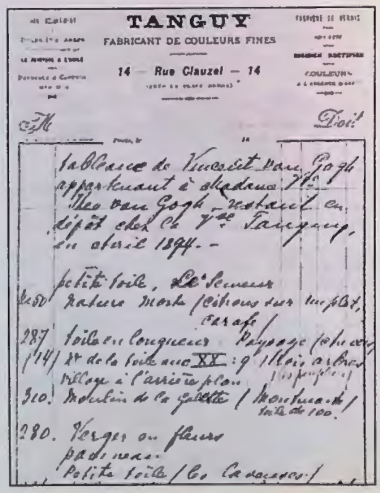
Dépanneur des mauvais jours pour les jeunes artistes, il ne tira aucun profit de sa compréhension. La vente posthume de sa collection fut un échec. Il demeure lié à l'histoire de l'art pendant un quart de siècle et quel destin pour un boutiquier pour qui, nous semble-t-il, la *Commune* fut «vivace» bien au-delà de la semaine sanglante : l'écrivain *Octave Mirbeau* qui fit entrer son portrait par *Vincent* dans la collection d'*Auguste Rodin*, nous a laissé le récit d'une visite qu'il fit au *Père Tanguy* peu de temps après que *Van Gogh* se fut tué à *Auvers-sur-Oise* : «Ah ! Le pauvre Vincent ! s'exclamait douloureusement Tanguy. Quel malheur, Monsieur Mirbeau ! Quel grand malheur ! Un pareil génie ! Et si bon garçon ! Tenez, je vais encore vous en montrer de ses chefs-d'œuvres !» Le *Père Tanguy* alla chercher des *Van Gogh* dans son arrière-boutique. «Il revint avec quatre ou cinq toiles sur les bras et deux dans chaque main, dit Mirbeau, puis il les disposa amoureusement contre le dossier des chaises. Tout en cherchant pour les toiles le jour favorable, il continuait à gémir : «Le pauvre Vincent ! C'en est-il des chefs-d'œuvre, oui ou non ? Et il en a ! Et c'est si beau, voyez-vous, que quand je les regarde, ça me donne un coup dans la poitrine...»

Oui, comme beaucoup d'autres, comme tant d'autres, humbles parmi les humbles, le *Père Tanguy* a bien mérité de notre reconnaissance.

Jean-Marc Lefébure

* *Vincent Van Gogh a peint trois portraits du Père Tanguy, dont l'un se trouve au Musée Rodin à Paris. On connaît aussi un dessin qui est une étude préparatoire à l'une de ces trois œuvres.*

** *Emile Bernard (1868-1941).*
Peintre impressionniste. Il connaît Van Gogh à l'école des Beaux-Arts dans l'atelier de Cormon. Son amitié ne se démentit jamais. Il fut proche des artistes les moins conformistes de son temps : Toulouse-Lautrec, Gauguin.


TANGUY
FABRICANT DE COULEURS FINES
14 — Rue Clauzel — 14

Destins croisés :
Louis Andrieux, Louise Michel, Louis Aragon

En 1863, au moment des dernières élections législatives du *Second Empire*, à ***Lyon***, les ***Libéraux***, conduits par les avocats Leroyer et Andrieux, dénoncent l'opposition molle conduite à Paris par *Jules Favre* et à *Lyon* par *Hénon*.

Afin de les tourner par la gauche, contre ces républicains de *1848*, ils rallient les radicaux intransigeants.

Andrieux anime le journal «Le Lyonnais» et rejoint la gauche. Il vise à conquérir la *Croix-Rousse* en se ralliant au mouvement des *Libres Penseurs*. De même, lorsqu'après les *élections de 1869* a lieu le *plébiscite de 1870* sur les «réformes» de l'Empire proposées par *Napoléon III*, il participe avec éclat à la campagne pour le NON, animée à *Lyon* dans les quartiers ouvriers par la *Première Internationale* (entre autres).

Le procureur général le désignera comme l'un des ambitieux «qui se font acclamer dans les réunions publiques par les irréconciliables». Incarcéré, *Andrieux* est poursuivi devant la justice, ce qui explique qu'il jouit alors d'une grande popularité dans les quartiers ouvriers lyonnais. Le *4 septembre 1870*, ce sont les tisseurs de la *Croix-Rousse* qui le tirent de la prison. Le *8 septembre*, il est désigné dans la délégation élue pour présenter au *Gouvernement de la Défense nationale* les revendications démocratiques de *Lyon*. Celle-ci comprend aussi le jeune *Albert Ricard* secrétaire local de l'*Association Internationale des Travailleurs*, ainsi que le mathématicien *Victor Jaclard*. A Paris, *Andrieux* ne prend pas contact avec les clubs populaires. Il prend langue avec le seul *Gambetta* et, après un entretien sur «les moyens de mettre fin à l'anarchie intolérable qui règne à Lyon», revient entre *Saône et Rhône* avec le titre de *Procureur de la République*.

Dans un premier temps, sa tâche sera simplifiée par la tentative menée tambour battant par *Bakounine* qui, accouru de Suisse à Lyon, prépare en quelques jours, une insurrection en manipulant grossièrement le mouvement populaire. Initiative qui aboutit à la reconquête de la mairie de Lyon par des bataillons venus... de la *Croix-Rousse* ! Une aventure échevelée d'un jour qui provoquera l'affaiblissement de l'*A.I.T. de Lyon*.

La répression de la dernière émeute communaliste à Lyon sur les barricades de la *Place du Pont, le 30 avril 1871*, fut d'ailleurs dirigée par deux chefs : le *Préfet Valentin* et... *Louis Andrieux*. Devant les barricades de la *Grande Rue de la Guillotière et du Cours des Brosses*, le *Préfet fut blessé à la cuisse et Andrieux, bousculé et maltraité*, trouva une issue dans la fuite. La force militaire viendra à bout de la rébellion dans la nuit du *30 avril au 1er mai*. On relèvera *13 morts et 15 blessés* sur la dernière barricade lyonnaise.

Destins croisés *(suite)*

Mais la carrière fulgurante du Procureur Andrieux ne s'est pas arrêtée là.

Il a désormais le pied à l'étrier : *en 1876*, sous la présidence de *Mac-Mahon* il est élu député par les bourgeois lyonnais. *En 1880* sous la présidence de *Grévy*, il est nommé Préfet de Police à Paris où il déploie ses talents contre les anarchistes...

Né en 1840, il avait *57 ans* lorsqu'il eut un enfant (dont il devint le «tuteur») avec *Marguerite Toucas*. Il en choisit le nom et le prénom. La jeune mère, dirigera d'abord une pension de famille avenue Carnot, puis s'installa rue Saint-Pierre à Neuilly. Elle traduisait alors pour les *Editions du Masque* des romans policiers sous la signature de *Toucas-Massillon*. L'enfant, supposé être le fils d'amis défunts, adopté par la famille, porte un nom célèbre : il se nomme *Louis Aragon* (Dictionnaire biographique du Mouvement Ouvrier Français - Tome 17 - p. 195).

On comprend que le grand écrivain communiste ait choisi un autre destin que celui de son père naturel. D'autant plus que son géniteur avait fait preuve d'une belle continuité dans sa voie politique et administrative, comme l'attestent ses souvenirs («A travers la République», Edition Payot).

A propos de Louise Michel on le voit persister dans sa hargne à l'égard du mouvement ouvrier et de la *Commune*.

Rien de plus sournois et de plus perfide que le chapitre qu'il consacre dans ses souvenirs sur le retour de *Louise Michel en France* après sa déportation en *Nouvelle-Calédonie :*

«Longtemps attendue par ses amis politiques, la *Vierge Rouge, Mademoiselle Louise Michel* n'arrivera à Paris que le 9 novembre 1880. A midi, elle descendit à la Gare Saint-Lazare, accompagnée de cinq ou six amnistiés. Groupées dans la rue d'Amsterdam et sur la place du Havre six ou sept mille personnes la saluèrent par des cris répétés de «Vive Louise Michel !» Henri Rochefort après l'avoir embrassée lui donna le bras pour sortir de la gare.

Pendant les 50 mètres qu'elle dut parcourir pour gagner la voiture qui l'attendait au coin de la rue de Londres, celle qu'on appelait la «Grande Citoyenne» fut l'objet d'une ovation enthousiaste.

Quelques exaltés voulurent dételer les chevaux de la voiture dans laquelle elle était montée. Les gardiens de la paix s'interposèrent et firent prendre aux chevaux une allure

Destins croisés *(suite)*

accélérée... A partir de ce jour *Mlle Louise Michel* prit une part importante au mouvement socialiste et son nom revint souvent dans les rapports de mes agents.

Quelques citations permettent d'apprécier l'accueil qui lui fut fait dans le parti révolutionnaire et le rôle qu'elle y joua :

- *Le 14 novembre 1880* la première réunion-conférence dans laquelle *Louise Michel* doit faire sa rentrée aura lieu *dimanche 21 novembre.* Il y aura énormément de monde ; cependant des honneurs qui lui ont été rendus ont déjà éveillé des jalousies ; d'autre part, les vrais révolutionnaires lui reprochent la sympathie qu'elle affiche pour *M. Clemenceau.*

Les socialistes regardent en effet le *député de Montmartre* comme un bourgeois, et les condamnés de la *Commune* le tiennent pour un modéré. Le but poursuivi par les rédacteurs de «La Marseillaise», c'est de procurer à leur journal le bénéfice de la conférence de la *Grande Citoyenne.* Pour cela *MM. Vésinier, Gauthier, Protot* voudraient être chargés de tous les détails d'organisation et de publicité. S'ils y réussissent, les autres organes de l'intransigeance seront mécontents et les accuseront d'avoir accaparé une bonne affaire.

La conférence n'échappera pas à leurs critiques elle sera attaquée sournoisement par les femmes de la Commune dont la renommée pâlit à côté de la sienne».

21 novembre : aujourd'hui à une heure a eu lieu à l'*Elysée-Montmartre,* la première conférence en l'honneur de *Louise Michel.*

A une heure et demie, *Louise Michel* monte à la tribune et crie tout d'abord «Vive la Révolution Sociale !»

L'assistance répond par des cris de «Vive Louise Michel, Vive la Révolution !»

On apporte à l'héroïne plusieurs bouquets.

Gambon affirme que «la Commune est plus vivante que jamais et que la France sera toujours à la tête des révolutions».

Un texte fort instructif qui donne à voir la ruse permanente (et résistante à l'usure) de la police politique de tous les temps à la recherche de la faille afin d'affaiblir le mouvement populaire.

Mais autre chose aussi : combien *Louis Aragon* a eu raison de haïr son géniteur !

Maurice Moissonnier

Jamais 2 sans 3...

Le 12 mars 1971 un journal moscovite «Krasnaïa Zvesda» («Etoile rouge») a publié sous la signature du *Colonel V. Krasnov*, responsable du musée central des *Forces armées de l'U.R.S.S.*, l'article «encore une relique de la Commune de Paris». A la veille du *centenaire de la Commune* il fait une annonce sensationnelle.

Le Musée envisageait d'exposer pour la première fois un nouveau document. C'était le drapeau du *220e bataillon de la Garde nationale* faisant partie de la *XVIIIe légion de Montmartre*. L'article de *Krasnov* était accompagné de la photo du drapeau. L'auteur soulignait que l'authenticité du document avait été établie. En outre, dans un coin gauche d'en bas, il y avait une estampille de l'atelier du *boulevard Bonne Nouvelle*.

D'où est venu ce drapeau ? *En février-mars 1945* un groupe de collaborateurs du Musée a été attaché à l'état-major du *1er front d'Ukraine* rassemblant des matériaux sur les faits et gestes héroïques de ses combattants. La direction politique de l'état-major a présenté aux hôtes de Moscou un cadeau exceptionnel. Les soldats soviétiques ont trouvé dans une Kommandantur de la Gestapo en Silésie le drapeau des révolutionnaires français.

Le drapeau était entaché de sang. Etait-ce le sang des Fédérés ? Ou des victimes de la Gestapo ? C'était et reste inconnu. Comme l'est l'itinéraire du drapeau jusqu'à la Silésie.

Pendant plus de 20 ans, *l'insigne du 220e bataillon était exposé au Musée des Forces armées soviétiques*. Puis le climat politique à Moscou a changé. En lieu et place des drapeaux révolutionnaires, le Musée a dû installer des matériaux des armées tsaristes venus des Etats-Unis.

Le drapeau de la Commune se trouve actuellement dans les archives du Musée sous le numéro d'inventaire 9/6276, négatif photo d79556.

LE DRAPEAU DE LA COMMUNE SE TROUVE ACTUELLEMENT DANS LES ARCHIVES DU MUSÉE SOUS LE NUMÉRO D'INVENTAIRE 9/6276, NÉGATIF PHOTO D79556.

K. Gradov

La villa des Platanes, une curiosité montmartroise

Le boulevard de Clichy, entre la *place Pigalle et la place Blanche*, avec ses boîtes à strip-tease, ses peep-shows et autres sex-shops, offre un morne spectacle que certains osent qualifier de pittoresque.

Mais soudain, au numéro 58, quelle surprise ! ... A travers une importante grille de fer forgé, on aperçoit, au-delà de la sombre voûte, dans un halo de lumière, la façade ouvragée d'une maison modern-style.

Un superbe escalier, en spirale à double volutes, terminé par deux statues porte-flambeau, constitue le principal élément décoratif de ce bâtiment situé dans la première cour du domaine. Ce n'est que le début d'un remarquable ensemble monumental qui comporte plusieurs corps de bâtiments d'habitation et un agréable espace vert. Cette réalisation est due à l'*architecte Deloeuvre*, en 1896 ; elle est appelée la «Villa des Platanes», et parfois la «Cité des Platanes».

Une autre issue de la *Villa des Platanes* est située à l'extrémité de la rue *Robert-Planquette* (Anciennement *avenue des Tilleuls)* à la hauteur *du 22, rue Lepic. La Villa des Platanes* a connu, à la fin du XIXe siècle, de plus illustres voisins que ceux d'aujourd'hui : au numéro *54 de l'avenue de Clichy*, la brasserie des frites révolutionnaires de *Maxime Lisbonne* - Le D'*Artagnan de la Commune- et, au numéro 62*, un célèbre cabaret de chansonniers, «Les 4 Z'arts».

A l'emplacement de la *Villa des Platanes* existait, à l'époque romantique, un vaste enclos qui s'appela «Lucas» puis «La Californie». C'était un ensemble de pavillons, de jardins, et même une ancienne «folie» du XVIIIe siècle, qui existe encore, «La Villa des Tilleuls». Mais le plus curieux, dans ce domaine du rêve, reste encore à découvrir : sur un des anciens murs de la première cour de la *Villa des Platanes*, ce sont trois bas-reliefs bois sculpté qui évoquent les événements de la *Commune*. Pourquoi cette évocation de la *Commune dans la Villa des Platanes ?* Il faut se reporter à la situation militaire de Montmartre au printemps 71 et pendant la «Semaine sanglante», pour en saisir la raison.

Jamais 2 sans 3...

Le 12 mars 1971 un journal moscovite «Krasnaïa Zvesda» («Etoile rouge») a publié sous la signature du *Colonel V. Krasnov*, responsable du musée central des *Forces armées de l'U.R.S.S.*, l'article «encore une relique de la Commune de Paris». A la veille du *centenaire de la Commune* il fait une annonce sensationnelle.

Le Musée envisageait d'exposer pour la première fois un nouveau document. C'était le drapeau du *220e bataillon de la Garde nationale* faisant partie de la *XVIIIe légion de Montmartre*. L'article de *Krasnov* était accompagné de la photo du drapeau. L'auteur soulignait que l'authenticité du document avait été établie. En outre, dans un coin gauche d'en bas, il y avait une estampille de l'atelier du *boulevard Bonne Nouvelle*.

D'où est venu ce drapeau ? *En février-mars 1945* un groupe de collaborateurs du Musée a été attaché à l'état-major du *1er front d'Ukraine* rassemblant des matériaux sur les faits et gestes héroïques de ses combattants. La direction politique de l'état-major a présenté aux hôtes de Moscou un cadeau exceptionnel. Les soldats soviétiques ont trouvé dans une Kommandantur de la Gestapo en Silésie le drapeau des révolutionnaires français.

Le drapeau était entaché de sang. Etait-ce le sang des Fédérés ? Ou des victimes de la Gestapo ? C'était et reste inconnu. Comme l'est l'itinéraire du drapeau jusqu'à la Silésie.

Pendant plus de 20 ans, *l'insigne du 220e bataillon était exposé au Musée des Forces armées soviétiques*. Puis le climat politique à Moscou a changé. En lieu et place des drapeaux révolutionnaires, le Musée a dû installer des matériaux des armées tsaristes venus des Etats-Unis.

Le drapeau de la Commune se trouve actuellement dans les archives du Musée sous le numéro d'inventaire 9/6276, négatif photo d79556.

LE DRAPEAU DE LA COMMUNE SE TROUVE ACTUELLEMENT DANS LES ARCHIVES DU MUSÉE SOUS LE NUMÉRO D'INVENTAIRE 9/6276, NÉGATIF PHOTO D79556.

K. Gradov

La villa des Platanes, une curiosité montmartroise

Le boulevard de Clichy, entre la *place Pigalle et la place Blanche*, avec ses boîtes à strip-tease, ses peep-shows et autres sex-shops, offre un morne spectacle que certains osent qualifier de pittoresque.

Mais soudain, au numéro 58, quelle surprise ! ... A travers une importante grille de fer forgé, on aperçoit, au-delà de la sombre voûte, dans un halo de lumière, la façade ouvragée d'une maison modern-style.

Un superbe escalier, en spirale à double volutes, terminé par deux statues porte-flambeau, constitue le principal élément décoratif de ce bâtiment situé dans la première cour du domaine. Ce n'est que le début d'un remarquable ensemble monumental qui comporte plusieurs corps de bâtiments d'habitation et un agréable espace vert. Cette réalisation est due à l'*architecte Deloeuvre*, en 1896 ; elle est appelée la «Villa des Platanes», et parfois la «Cité des Platanes».

Une autre issue de la *Villa des Platanes* est située à l'extrémité de la rue *Robert-Planquette* (Anciennement *avenue des Tilleuls)* à la hauteur *du 22, rue Lepic. La Villa des Platanes* a connu, à la fin du XIXe siècle, de plus illustres voisins que ceux d'aujourd'hui : au numéro *54 de l'avenue de Clichy*, la brasserie des frites révolutionnaires de *Maxime Lisbonne* - Le D'*Artagnan de la Commune- et, au numéro 62*, un célèbre cabaret de chansonniers, «Les 4 Z'arts».

A l'emplacement de la *Villa des Platanes* existait, à l'époque romantique, un vaste enclos qui s'appela «Lucas» puis «La Californie». C'était un ensemble de pavillons, de jardins, et même une ancienne «folie» du XVIIIe siècle, qui existe encore, «La Villa des Tilleuls». Mais le plus curieux, dans ce domaine du rêve, reste encore à découvrir : sur un des anciens murs de la première cour de la *Villa des Platanes*, ce sont trois bas-reliefs bois sculpté qui évoquent les événements de la *Commune*. Pourquoi cette évocation de la *Commune dans la Villa des Platanes ?* Il faut se reporter à la situation militaire de Montmartre au printemps 71 et pendant la «Semaine sanglante», pour en saisir la raison.

La Villa des Platanes *(suite)*

Après le *18 mars*, de nombreux canons restèrent parqués au lieu-dit «Le Champ des Polonais», derrière le *chevet de l'église Saint-Pierre de Montmartre*. Mais ces pièces étaient mal entretenues et, pour la plupart, inemployées. Les barricades étaient inexistantes. Si l'artillerie et le génie avaient été bien employés, ils auraient fait de Montmartre une forteresse inexpugnable. *Jean-Baptiste Clément*, membre de la Commune pour le 18e arrondissement et délégué à la surveillance de la fabrication de munitions, s'était rendu compte du mauvais état de la *défense de Montmartre* : des obus traînaient partout, alors que des canons manquaient de munitions. Il sermonna rudement ses deux collègues de la Commune, membres, eux aussi, de la Commission de la fabrication des munitions :

«Nom de Dieu de merde, *Assi et Sicard*, je vous brûle la gueule si demain matin vous ne m'envoyez pas à la *Mairie de Montmartre (place des Abbesses)* un homme avec mandat, chevaux et voitures, pour nous enlever de la poudre, des fusées, artifices de Konvische, Ruggieri, plus des caissons de balles de mitrailleuses, plus, pour voir, les *2 forteresses Babli* que nous avons là, plus la machine électrique pour éclairer la plaine.» *

Il s'agit, sans doute, de transporter du matériel stocké à la mairie du 18e pour être utilisé sur différents points stratégiques de la butte. Malgré les efforts de l'auteur du «Temps des cerises» pour pallier les défaillances de la défense, il est déjà trop tard pour redresser une situation si compromise. Le chef de la 18e légion, *Millière* (homonyme du député fusillé sur les marches du *Panthéon)* est incapable de prendre une initiative rigoureuse. Plusieurs bataillons du 18e sont engagés à l'extérieur de l'enceinte et ne pourront rejoindre leur arrondissement, en ordre dispersé, qu'après l'entrée des *Versaillais dans Paris*.

Le 23 mai 1871, après la *prise des Batignolles et de la place de Clichy, Montmartre* est attaqué sur trois points à la fois au nord par *Saint-Ouen*, car les *Prussiens* ont laissé le passage des *Versaillais* dans la zone neutre, au centre par le *cimetière de Montmartre (où Louise Michel s'est bien battue)*, et au sud par les boulevards extérieurs.

Les soldats de ligne grimpent aux buttes par les pentes qui y conduisent *rue Lepic*, la résistance est très vive à la barricade qui défend la *place Blanche*. Un groupe de femmes, animé par *Elisabeth Dmitrieff et Nathalie Le Mel*, se joint aux fédérés ; après avoir subi de nombreuses pertes, les combattants se replient sur la place Pigalle.

Après la prise de Montmartre, on tua partout :«Autant de rues comptait la butte, autant on peut compter de tueries», dira *Camille Pelletan, dans La Semaine sanglante* :

- Tuerie rue des Abbesses, au coin de la rue Germain-Pilon
- Tuerie rue Lepic, au coin de la rue Tholozé ; le long de la maison portant le numéro 48, 20 corps restent alignés sur le trottoir
- Tuerie place de la Mairie. Les fédérés qui se trouvaient là sont percés à coups de baïonnette

- Tuerie rue des Poissonniers
- Tuerie au Moulin de la Galette. Les Gardes nationaux y sont surpris, cernés, désarmés. On en exécute quelques-uns sur place ; les autres sont emmenés au sommet de la butte, versant nord, sur l'emplacement d'une batterie destinée, pendant le siège, à combattre les batteries prussiennes de Stains, et y sont fusillés

- Tuerie au Château Rouge. On portait les cadavres dans la cour d'une école voisine où l'on avait installé une morgue /.../
- Tuerie dans un petit enclos, rue des Carrières (rue Eugène-Carrière). On avait pris dans la même rue treize des défenseurs de la barricade, dont deux blessés. On les fusilla tous.» **

Plusieurs de ces massacres ont eu lieu dans le quadrilatère formé par le *boulevard de Clichy, la rue Lepic, la rue des Abbesses et la rue Germain-Pilon*. Le centre en était la *Villa des Platanes*. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner qu'un artiste inconnu, peut-être témoin oculaire de la barbarie versaillaise, ait voulu laisser une trace de ces tragiques événements.
Précisons que la *Villa des Platanes* est un domaine strictement interdit aux étrangers à la cité.

Marcel Cerf

Notes
** Arch. Nat. Dossier J.- B. Clément - BB 24/855 - S-79-1765*
*** La Commune de Paris - Actes et documents - Episodes de la Semaine sanglante, Editions Clarté, 1921*

Documentation
Les photos de la Villa des Platanes sont publiées avec l'aimable autorisation de M. Yves Groetschel

- *Montmartre-Clignancourt 18e. Edit. Village Communication - 1995*
- *Les grandes demeures montmartroises - Paris aux cent villages, n°63, juin 1982*
- *Montmartre à la Une, n°3 - 2e trimestre 2003 - Les mystères de la Californie, Hector Plasme*

Pourriez-vous me dire ?

Fréquemment interrogés sur divers sujets, nous avons décidé de faire bénéficier nos adhérents de nos réponses.

• ***Q : Y a-t-il un charnier au square des Batignolles (Paris XVIIe) ?***

R : Le kiosque du square des Batignolles recouvre une fosse où furent ensevelis les cadavres des fédérés ayant pris part aux combats de la barricade du pont Cardinet. ***Marcel Cerf***

• ***Q : Quelqu'un a-t-il un jour précisé les décrets d'application de l'appel du Comité Central de la Garde nationale, le 22 mars 1871 aux électeurs : «Les membres de l'Assemblée municipale, sans cesse contrôlés, surveillés, discutés par l'opinion sont révocables, comptables et responsables» ?***

R : La proclamation du Comité central du 22 mars 1871 (J.O. du 25 mars) établissait, en principe, les règles fondatrices de l'Assemblée communale : la démocratie directe s'exerce par le mandat impératif et la révocabilité des élus. Les réunions où les mandataires devaient se présenter devant leurs mandants n'ont guère été organisées. Les contraintes imposées par la situation militaire ne s'y prêtaient pas. Seule la réunion des électeurs du IVe arrondissement ont exigé de ses élus des explications sur leur vote contre la création du Comité de salut public. Si l'assistance a approuvé la position prise par leurs représentants, en revanche elle ordonna qu'ils reprennent leurs places dans l'assemblée qu'ils avaient abandonnée. ***Marcel Cerf***

Réplique à Alain Besançon

historiquement réac

Les Versaillais ne sont pas morts : j'en atteste l'article infâme de *Monsieur Alain Besançon*, paru dans le Figaro du 14 avril dernier*. Il commençait pourtant bien, cet article... Le membre de l'Institut y exhortait les historiens à la «nuance», à «l'impartialité», à «l'honnêteté» ; il les engageait aussi à proscrire les «clichés», les «stéréotypes» et les «idées reçues». Que de bonnes intentions ! Mais que de vœux pieux également ! Car *Monsieur Besançon* n'évite aucun des écueils qu'il a pris le soin d'énumérer. Son article, lorsqu'on en poursuit la lecture, apparaît comme le plus bel hommage que le vice puisse rendre à la vertu. La Commune y est qualifiée de «crise de folie» et d'«épisode lamentable». Les communards y sont appelés «incendiaires». Pour finir, *l'insurrection de 1871* ferait encore «l'objet d'un culte instauré par le Parti communiste».

Par ces propos et ce langage, *Monsieur Besançon* s'inscrit dans la continuité des *Du Camp* et des *Dumas fils*, ces écrivassiers sordides qui *insultaient la Commune*, calomniaient ses héroïques défenseurs et couvraient de crachats leurs cadavres encore chauds. Il renoue ainsi avec le traditionnel discours anticommunard, dont *Paul Lidsky* avait mé-

thodiquement démonté les grossiers mécanismes**. Ce discours, je le croyais naïvement révolu, passé de mode. Eh bien non, il faut m'y résoudre : il relève la tête en ce début de XXIe siècle et se porte, ma foi, bien. Alors, encore et toujours, il faut en démontrer l'inanité.

Que *Monsieur Besançon* apprenne, tout d'abord, que les premiers incendies de la *Semaine sanglante* furent provoqués par *les bombardements versaillais sur le Champ-de-Mars et sur le ministère des Finances.* Loin de moi l'idée de nier la responsabilité des Parisiens. *Les incendies des Tuileries et de l'Hôtel de Ville furent, effectivement, le fait des Communards.* La signification en était claire, le symbole éclatant. Ils ont mis *le feu aux Tuileries,* palais des rois et des empereurs, afin de prévenir une éventuelle restauration monarchique ou impériale. Ils ont brûlé l'*Hôtel-de-Ville* pour ne pas laisser le palais du peuple aux mains des *Versaillais.* Par ces incendies, les communards ont manifesté leur courage et leur abnégation. Ils ont préféré *détruire Paris* et s'ensevelir sous ses ruines que de le livrer aux agresseurs versaillais.

Monsieur Besançon ignore-t-il que les villes de *Saragosse et de Moscou* ont employé de semblables procédés face aux armées napoléoniennes, en *1809 et 1812 ?*

Y aurait-il une fatalité pour que les *Saragossains et les Moscovites* restent dans l'Histoire comme de valeureux résistants, et que les *Communards continuent d'être regardés comme d'odieux criminels ?*

Pour ce qui est du «culte» de la Commune, *Monsieur Besançon* se fourvoie complètement. Si culte il y a, il est bien antérieur à la *fondation du Parti communiste français en 1920. Dès 1880,* les familles des Communards défunts, les militants de la gauche politique et syndicale se rendaient, chaque année, par cortèges entiers, *au Mur des Fédérés pour célébrer la Commune et honorer la mémoire de ses glorieux combattants.*

Une fois encore, *Monsieur Besançon* est bien mal renseigné... A moins qu'il ne soit aveuglé par sa haine. Quoi qu'il en soit, il est indigne d'un historien, ou d'un homme qui se prétend tel, d'écrire tant d'inepties et d'insanités. A l'avenir, *Monsieur Besançon* devrait s'abstenir de donner des leçons d'Histoire et s'en retourner à ses chères études.

Maxime Jourdan

* *A propos du livre de Jean Sevillia: «Historiquement correct».*
***Paul Lidsky, «Les écrivains contre la Commune».*

L'AUTODIDACTE

Nous avons reçu le dernier catalogue de la librairie L'autodidacte, 7, rue Jean Weiner, 71100-Saint Rémy, consacré à la Commune chère au libraire autant qu'à nos cœurs.
Tant de livres qui font rêver. N'hésitez pas à lui faire appel.

Une matinée au Luxembourg

«Qu'est-ce donc que la Commune,
ce sphinx qui tarabuste
si fort l'entendement bourgeois ?»
K. Marx

Le 4 juin 1871 des salves abattaient les Communards condamnés à la chaîne par les conseils de guerre siégeant au *Palais du Luxembourg* avant de les enterrer dans des fosses communes qui n'ont peut-être pas toutes été retrouvées.

Le 4 juin 2003 des gardes républicains rendaient les honneurs quand le *Président du Sénat* assisté d'une *Vice-présidente* dévoilait la plaque à la mémoire des fusillés tandis que

retentissait la sonnerie «Aux Morts».

Ceux des Amis de la Commune qui avaient pu se libérer avaient les larmes aux yeux.

Difficile en ces lieux de ne pas penser à *Rigault, à Tony Moilin, à Millière sur les marches du Panthéon,* à tous les anonymes traînés dans la boue, à toutes les femmes calomniées, à *Varlin assassiné.* Les extraits ci-dessous du discours de *Monsieur le Président du Sénat* montreront plus que tout commentaire le chemin parcouru :

«Oui, aujourd'hui, par la pose de cette plaque à la mémoire des *insurgés de la Commune, le Sénat, la Nation assemblée,* réintègrent symboliquement dans le corps, dans le bloc de l'histoire nationale et de notre conscience républicaine les *insurgés de la Commune, victimes de dénis multiples* et nombreux dans leurs sanglants sacrifices.

C'est la République elle-même triomphante, République, certes conservatrice ou opportuniste, qui cherche à oublier le meurtre rituel qui est à ses origines, la manière dont elle s'est imposée dans le chaos de la défaite de Sedan. Curieux oubli, par les plus hautes figures de la République, de cet épisode sombre et sanglant, de cette «Curée froide» où la République fut, avant tout la défense de l'ordre.

C'est la droite qui vomit ce désordre, qui exprime sa peur du peuple, qui exprime la peur des bourgeois effrayés de tout perdre face à cette irruption spontanée du peuple, des classes laborieuses, des classes dangereuses.

C'est une partie de la classe ouvrière derrière Marx qui n'a que peu de considération pour ce soulèvement peu scientifique, mal organisé, si spontané, si éloigné de la révolution théorique, aussi éloigné que les spartakistes pouvaient l'être des bolcheviks. Une sorte de

«LES IN
DE LA C
ONT TOUTE
DANS
DE NOTRE
NATIO
Christia
Préside

mépris des professionnels pour les amateurs. Et pourtant, l'esprit de responsabilité des Communards est frappant : organisation des hôpitaux, des secours, vote des lois sociales, au point que certains effectivement ont pu penser que c'était la pureté de leurs intentions et une forme de naïveté, un manque de goût à faire couler le sang et à abattre les structures de production qui ont perdu les insurgés. Pauvre peuple de Paris, humilié, outragé et oublié dans son sacrifice sanglant.

Et pourtant, en ces jours, les insurgés de la Commune de Paris étaient la France.

Les insurgés de la Commune faisaient peur. D'une certaine manière, ils étaient le désordre et l'anarchie, *les adversaires de la République de Thiers* qui finalement donnera naissance à la *Troisième République* et fondera durablement la forme républicaine du gouvernement de notre pays. Mais, en même temps sans doute, *pas de République sans Commune de Paris.* Si le peuple de Paris n'avait pas, avec violence, pris les armes, fait sentir qu'il grondait toujours, qui sait si les partisans de la restauration monarchique ne se seraient pas sentis plus libres et assurés dans leurs projets ? *C'est grâce à la Commune de Paris* peut-être que Thiers, et d'autres après lui, sont arrivés à la conclusion que la République était le régime qui divisait le moins, le seul contre lequel le peuple dangereux ne se lèverait pas un jour en armes.

SURGÉS
OMMUNE
LEUR PLACE
E BLOC
HISTOIRE
NALE.»

Poncelet
du Sénat

Oui, le sacrifice des dizaines de milliers d'insurgés de la Commune, massacrés avec une sauvagerie stupéfiante par leurs compatriotes, oubliés par l'histoire officielle, parfois mal considérés jusque dans les rangs des théoriciens du mouvement ouvrier n'a pas été inutile. Oui le sacrifice des misérables, guidés par des *Blanqui* ou des *Louise Michel* qui furent plus des anti-héros que des héros, des perdants sublimes à la postérité fragile, oui, ce sacrifice n'a pas été inutile.

Les insurgés de la Commune ont toute leur place dans le bloc de notre histoire nationale. Il est des inachèvements plus riches de promesses que des accomplissements ordinaires. *Par ce geste symbolique, le Sénat leur rend aujourd'hui justice. »*

Il était peut-être bon que cela résonne sur le lieu même où tant d'insurgés anonymes furent exécutés.

Ceux dont nous sommes, dans la diversité de nos opinions, aux *Amis de la Commune,* et qui savent *la tâche des Communards inachevée n'oublient pas que la Commune n'est pas morte.*

Nicolas

Un grain de sel...

A PROPOS DU MONUMENT DE MOREAU-VAUTHIER

• *Ce monument, correctement* appelé «Aux victimes des révolutions», apparaît sous des noms très variés - J'ai lu : «la fraternité», « a fraternité éplorée», «la fraternité entre fusilleurs et fusillés», (sic !), «aux morts de toutes les Révolutions» et même «maquette du Mur des Fédérés»[1].

• *J'en ai vu 2 reproductions miniatures,* l'une au *musée d'Art et d'Histoire de Saint-Denis,* l'autre au musée de *l'Histoire Vivante de Montreuil.* Je n'ai pas noté l'inscription de celle du *musée de Saint-Denis* mais, à *Montreuil,* la phrase de *Victor Hugo* est légèrement tronquée en son milieu, donnant : «ce que nous demandons à l'avenir[2] c'est la justice, pas la vengeance »

• *Marcel Cerf* termine son article en disant, à propos de 1945 : «C'est sans doute la dernière fois qu'il est fait référence à ce monument tant controversé» *(sous-entendu, en tant que monument dédié à la Commune).*

Je me permets de citer 3 exemples postérieurs (outre celui cité en note).

• *Lors du colloque sur la Commune* organisé par l'Association des *Amis de Benoît Malon, les 15 et 16 mars 2003* (voir un bref compte rendu dans le même bulletin n°19), M. Didier Nourrisson intervint *sur le traitement de la Commune dans les manuels scolaires.* Il cite un livre (de 1956, je crois) qui illustrait sa présentation avec une photo du monument.

• *Pour le centenaire de 1871,* de nombreux pays, dont notamment les «pays socialistes», *éditèrent des timbres en hommage à la Commune.* Ce monument apparut - dans une composition - sur un timbre tchécoslovaque (3).

• *«F.O. magazine», du syndicat Force Ouvrière,* dans son n°53, toujours pour le centenaire de la Commune, publie un dossier. En son milieu, un article d'*André Bergeron* surmonté d'une grande photo, étirée sur 2 pages, de ce même monument.

Tout ceci bien après 1945, comme quoi la confusion est tenace.

Quelques précisions supplémentaires.

• *L'article de Marcel Cerf* situe ce monument «dans un petit square de l'Avenue Gambetta, en lisière du Père Lachaise» - Ce square s'appelle «square de Champlain» et le monument est vers le bas de ce jardin tout pentu.

• *Le modèle de ce monument*[4], en plâtre, fut exposé au salon de 1902.

• *Le Conseil municipal de Paris* décida, le 1er avril 1908 de l'ériger dans la capitale et vota un avoir de 10.000F.

• *Les 13et 14 juillet 1909* décision de le placer dans le square ci-dessus.

Coût de l'installation : 2693.06 F

• On mentionne des «remous» lors de l'inauguration. Je n'en ai pas trouvé (ni cherché) trace dans la presse de l'époque.

• Avis aux amateurs.

Georges Aillaud

1. *Cette appellation se trouve dans « le guide de la Recherche - Etat des fonds - Commune de Paris 1871» édité en l'an 2000, par la ville de Saint-Denis, au chapitre consacré au musée, page 3.*
2. *Il manque ici : «ce que nous voulons de lui».*
3. *Cité in : « Inventaire de la Commune de Paris » par la « philatélie populaire » page 12.*
4. *Un dossier est disponible au musée de l'Histoire vivante de Montreuil d'où ces derniers renseignements proviennent. Contact M. Eric Lafon.*

Un siècle de combat

Christiane Desroches-Noblecourt, éminente égyptologue, qui vient de publier un livre passionnant : «Sous le regard des Dieux», évoque le souvenir de son père, né en 1885, en ces termes : «Il a passé son bachot à Lyon. et, à l'oral, il est tombé pour l'épreuve d'histoire sur la Commune.

Il a dit tout le mal qu'il pensait de la répression sauvage de M.Thiers, et l'examinateur lui a immédiatement sonné les cloches : «Jeune homme, ce que vous appelez répression, était un sursaut de patriotisme ! Vous avez des connaissances, vous mériteriez d'être reçu, mais vos idées sur la Commune sont à réviser. Revenez passer l'oral quand vous aurez lu un récit objectif de ces événement» (Page 15-Editions Albin Michel- 2003)

Il est des mythes réactionnaires qui ont la vie dure ! Cela m'a rappelé ce qui m'est arrivé dans des conditions voisines (mais en soft) à l'époque où je passais ma licence d'histoire. Après avoir réussi aux certificats imposés je devais rédiger deux mémoires. Je me suis alors adressé au Professeur d'histoire contemporaine, pour lui proposer un thème : «La Commune à Lyon».

Ce brave homme, grand blessé de la guerre de 14, aveuglé par le prestige de Pétain, s'était laissé aller à entrer dans le premier gouvernement de Vichy en tant que Chef de Cabinet... Incartade qui l'avait empêché d'accéder, après la Libération, à un poste à Paris.

A ma proposition, il leva aussitôt les bras : «Mais mon cher. il a suffi qu'on tire à Lyon quelques coups de fusils pour que se multiplient, là-dessus, les écrits!» Et tout aussitôt de me suggérer (à défaut de la carrière d'un Préfet - sujet de ses préférences) *une étude sur les élections de 1869 et le plébiscite de 1870.*

J'acceptai en détournant quelque peu l'objectif sur la montée de la contestation des quartiers ouvriers lyonnais en rapport *avec le développement de la Première Internationale !* Préface à un *ouvrage publié en 1972,* sous le titre : «La Première Internationale et la Commune à Lyon- (1865-1871)», aux Editions sociales.

Le temps passe. Peu à peu les *falsifications sur la Commune en France* (et non pas seulement à Paris) s'effacent devant l'effort persistant de ceux qui ont relevé le drapeau rouge des insurgés.... Mais rien n'est jamais fini pour une association comme la nôtre qui oppose aux idées reçues la connaissance précise et roborative des faits.

Maurice Moissonnier

- ***Le colloque CAMELINAT qui s'est déroulé le samedi 11 octobre à Auxerre ainsi que l'hommage rendu à Mailly-la-Ville le dimanche 12 octobre ont connu un très grand succès. Nous aurons l'occasion d'en rendre compte dans notre prochain bulletin. Nous profitons de l'occasion pour vous annoncer la parution d'une brochure «CAMELINAT», prix : 3 Euros***
- ***Dans le prochain bulletin, nous rendrons compte de l'Assemblée « Louise Michel International « qui s'est tenue le samedi 11 octobre.***

L'action enchaînée : hommage à Blanqui

Au début du siècle dernier, sous l'impulsion de *Gustave Geffroy, biographe de Blanqui,* la section de Puget-Théniers de la Ligue des droits de l'Homme forme un comité pour l'érection d'un monument à la mémoire *de Blanqui, dans sa bourgade natale.*

Le Président d'honneur en sera *Georges Clemenceau* dont les idées politiques sont, certes, fort éloignées de celles de Blanqui ; mais, cependant, Clemenceau est un grand admirateur de «l'Enfermé» pour son courage et sa volonté inséparables. Le comité rassemble les personnalités illustres du monde politique et littéraire : *Anatole France, Octave Mirbeau, Jaurès, Laurent Tailhade...* La municipalité radicale-socialiste de *Puget-Théniers* appuie fortement ce projet et donne un avis favorable à l'emplacement du mouvement à proximité immédiate de l'église paroissiale. Un appel est lancé à toutes les municipalités de France pour adhérer à cette initiative et participer à la souscription en faveur de l'érection du monument. Ce projet ne met nullement en cause la valeur artistique du gisant de *Dalou* que l'on peut voir au Père *Lachaise.* Mais, les amis de *Blanqui* souhaitent la réalisation d'une œuvre qui soit le reflet de la vie combattante de *Blanqui.* Le sculpteur *Aristide Maillol* (1861-1944) est pressenti. Il a pour thème le nu féminin. Une sensualité méditerranéenne a inspiré toutes ses œuvres. Ses femmes aux formes généreuses ont influencé son ami, *le peintre Renoir,* dans la dernière période de sa vie à *Cagnes.*

Clemenceau se fait le porte-parole du groupe des amis de *Blanqui auprès de Maillol.* Le temps des statues représentant un homme en redingote, figé dans sa gloire posthume, est révolu. On souhaite une figure symbolisant le destin exceptionnel du grand révolutionnaire. *Maillol* a parfaitement compris l'impulsion intense qu'il doit donner à son œuvre. A *Clemenceau* qui lui demande comment, plastiquement, il conçoit sa réalisation, il a une réponse qui pourrait embarrasser un interlocuteur autre que le futur président du conseil : «Je vous ferai un beau cul de femme, ce sera la liberté enchaînée»

Il ne faut pas se laisser déconcerter par l'apparente gauloiserie du propos de *Maillol.* Par cette formule abrupte et concise, le sculpteur veut faire comprendre que le mouvement amorcé par la courbe des hanches sera le prélude à l'élan impétueux vers la liberté, même si les mains de la femme sont encore liées par la tyrannie.

Si «La liberté enchaînée» est l'appellation parfois employée, c'est «l'action enchaînée» qui va prévaloir. Le terme «action» étant plus adéquat au combat mené par *Blanqui.*

«L'action enchaînée est une image souveraine de l'énergie. Bien qu'il s'agisse d'une femme, sa carrure athlétique est visible. Son torse est bombé. Tous ses muscles sont tendus. Ses jambes sont des colonnes. Son masque s'apparente à celui de David taillé par Michel Ange. L'élan de cette figure qui marche accroît notre tonus vital» *(Waldemar George).* Dans les travaux préparatoires, il faut citer un très beau torse de bronze (1905), ciselé et patiné par Maillol. *Au début 1908,* le monument est complètement terminé. Par un enchaînement de circonstances plus ou moins inattendues, les différentes personnalités prévues pour l'inauguration se trouvent toutes indisponibles (curieuse coïncidence !).

Cette superbe statue de bronze placée vis-à-vis de *l'église de Puget-Théniers* fit scandale, par sa nudité, aux yeux des bien-pensants.

Il fallut dévier le parcours des cérémonies religieuses pour déjouer les pièges du démon. *Après la guerre 14-18,* cédant à la pression de la brigade des dames patronnesses et autres bigots, la statue est reléguée sur le pré de la foire et le monument aux morts prend sa place près de l'église. *Pendant la seconde guerre mondiale,* la statue est cachée dans les abattoirs du village, mais elle est découverte en *mars 1942* et l'occupant veut l'envoyer à *Hambourg* pour refonte. *Elle est déposée à Nice* où elle obtient un sursis d'un fonctionnaire complaisant. Le départ pour l'Allemagne est heureusement différé. Elle retourne enfin à *Puget-Théniers en septembre 1944.*

«L'action enchaînée» est à présent exilée dans un petit square étriqué. Placé sur un socle très élevé, elle est enfouie dans le feuillage des arbres qui l'entourent et la dérobent aux regards concupiscents, méchants des mécréants. Le seul avantage de la hauteur du socle, c'est d'avoir permis la pose d'un médaillon au *profil de Blanqui* et d'avoir laissé la place à l'inscription d'un hommage au révolutionnaire :

Louis Auguste Blanqui
(1805-1881)
Penseur. Polémiste.
Agitateur révolutionnaire.
Défenseur héroïque du Prolétariat.
Membre de la Commune de 1871
Il paya de 40 ans d'emprisonnement
sa fidélité
à la cause sacrée de l'émancipation
des Travailleurs.
Contre une classe sans entrailles.
Luttant pour le peuple sans pain.
Il eut, vivant, quatre murailles.
Mort, quatre planches de sapin.

E. Pottier

Une plaque commémorative est également apposée sur la maison natale de Blanqui :

Dans cette maison
Le 1er février 1805 (1)
Est né
Louis Auguste Blanqui
Journaliste militant
Ecrivain, homme politique
Membre de la Commune de Paris

Il faut aussi noter que le collège de Puget-Théniers porte le nom de Blanqui.

Une version sans bras de «l'Action enchaînée» a été exposée sur les Champs Elysées, lors de l'exposition «Les Champs de la sculpture» *du 11 avril du 9 juin 1996. Dans les jardins du Carrousel,* on trouve une excellente réplique de l'original et on peut admirer ce chef d'œuvre sous tous ses angles, beaucoup mieux qu'on pourrait le faire dans le petit square de Puget-Théniers. Mais là encore, il est presque ignoré.

Le musée Maillol (Fondation Dina Viermy) possède une autre variante de « l'Action enchaînée» «. Cependant, depuis 1908, s'estompe lentement le souvenir de « l'hommage à Blanqui » qui méritait un autre sort.

Marcel Cerf

(1) La date du 1er février 1805 est une erreur. Maurice Dommanget, le grand spécialiste de Blanqui, a consulté l'état civil de Puget-Théniers et les archives départementales des Alpes maritimes. Louis Auguste Blanqui est né, en réalité, le 19 pluviôse de l'an XIII, donc le 8 février 1805. (Dommanget Maurice : « Auguste Blanqui - (des origines à la révolution de 1848), page 19, Paris, Mouton, La Hage, 1969.

Rendez-vous de la fidélité

La fidélité est toujours au rendez-vous. Il y a des actions que certains esprits obtus n'arriveront jamais à comprendre. Ils ne peuvent s'empêcher de ricaner parce que *cent-trente-deux ans après le massacre de la Semaine sanglante,* il se déroule une manifestation du souvenir. Nous ne savons que trop bien pourquoi ils tuèrent. Nous n'ignorons pas, et l'actualité nous le rappelle constamment, que c'est la seule réponse des puissants aux revendications justifiées du peuple.Ne soyons pas naïfs, nos dirigeants actuels malgré cet air bonasse, cette attitude onctueuse n'en pense pas moins. Ce sont les circonstances qui en décideront. Soyons persuadés que cela reste au cœur de leurs préoccupations.

Donc, le 24 mai dernier, nous nous retrouvions aux côtés des élus de la mairie du 20ème, des élus socialistes, verts et communistes avec des représentants de L.C.R. et de la C.N.T. Des groupes étrangers, vietnamiens et colombiens notamment y assistaient.

C'est notre amie Jacqueline Hog, membre de notre Conseil d'administration qui, dans une intervention sobre et émouvante, retraça cet *épisode douloureux de la Semaine sanglante,* rendant hommage à toutes ces femmes qui, elles aussi, allaient «à l'assaut du ciel». Connues ou méconnues, leurs noms sont inscrits dans ce combat pour la vie.

Dépôts de fleurs, «Le temps des cerises» et «L'Internationale», chantés avec ardeur clôturaient cette manifestation du souvenir.

Robert Goupil

Bataille de mémoire

Le 11 septembre 2003, 8 militants ayant débaptisé la rue Thiers à Grenoble le 16 mai précédent sont passés devant le tribunal correctionnel de cette ville. Dans la salle d'audience, investie par les forces de l'ordre, une cinquantaine de personnes, *dont plusieurs Amis de la Commune de Paris* et de Lyon les soutenaient. *Gilles Rocipon* le porte-parole des inculpés - l'accusation «vol avec dégradation commis en réunion» étant aussi délirante qu'exorbitante - a plaidé coupable» : «Pendant des années, a-t-il expliqué, je suis passé dans la rue Thiers [...] en toute indifférence». Il ne réalisait pas qu'Adolphe Thiers était un pur assassin et que sa basse besogne de 1871 est assimilable au plus lamentable terrorisme : «C'est aujourd'hui le 11 septembre et chacun commémore en s'indignant l'assassinat de milliers de personnes par des terroristes. C'est aussi l'anniversaire d'horreurs plus anciennes, l'assassinat d'Allende et de la démocratie chilienne. La répression qui s'ensuivit sous la botte de Pinochet fut sanglante, terrible et s'il est un personnage de l'histoire récente à qui Thiers puisse se comparer, c'est bien Pinochet». Il est apparu très vite et très clairement que les 8 «voleurs», dont deux s'étaient livrés à la police par solidarité, étaient en fait de braves citoyens ayant accompli dans cette affaire leur devoir de mémoire devant le scandale des plaques Thiers, cet ignoble bourreau liberticide. Ils n'avaient fait en réalité qu'œuvre de salubrité publique car, comme l'a souligné leur porte-parole «les Communards valent mieux que leur bourreau [...] les résistants valent mieux que les nazis.» Le jugement, mis en délibéré, a été rendu le 19 septembre : les huit militants ont été reconnus coupables mais ils sont « dispensés de peine». Affaire à suivre...

Alain Dalotel

Pétition pour la suppression du nom d'Aldolphe Thiers dans la ville de Marseille

Un ami de Marseille nous soumet ce projet de texte, donnez-nous votre avis.

Ce nom d'un homme (1797-1877), *qu'Honoré Balzac a décrit sous les traits de l'ambitieux arriviste Eugène de Rastignac* et qui a occupé de 1834 à 1873 les plus hautes charges au gouvernement de la France, ne dit plus grand-chose aux habitants de notre ville, y compris peut-être aux enseignants et aux élèves du lycée qui porte son nom. Il est vrai que cet homme est surtout célèbre comme stratège des *massacres du peuple de Paris que ce soit en 1834, en 1848, en 1871*. Il suffit de préciser que celui, que Marx qualifiait de singe autorisé à donner libre cours à ses instincts de tigre, fait, en quelques jours, plus de victimes que la Terreur, en plusieurs mois.

A moins d'estimer qu'il existe deux poids et deux mesures pour les hommes du peuple et pour les membres de l'aristocratie, on voit mal qui, *parmi les Marseillais, vous et nous, pourraient vouloir le défendre*. Il est donc grand temps de faire un exemple pour nous laver du déshonneur infligé à notre ville par ceux qui, complices de cette infamie, ont voulu hier et voudraient aujourd'hui perpétuer la mémoire d'un tel homme. *Il en va de la responsabilité de notre municipalité qui se réclame des suffrages de tous les Marseillais, à moins qu'elle ne veuille se ranger du côté des massacreurs du peuple.*

3 tables d'écoles, des textes poignants et les larmes aux yeux

Il y a des moments privilégiés ! *Dans un festival d'Avignon amputé du IN* et boiteux du OFF, mon 14 juillet 2003 ignora totalement les défilés des militaires, la réception de l'Elysée et le tour de France cycliste. De plus, il fut placé sous le double signe de l'humour à l'état pur et d'une très touchante rétrospective. L'humour était celui de *Raymond Queneau* dont la célèbre «Zazie dans le métro» était mise en scène et jouée par la *Compagnie Houdart-Heuclin*. Et, en tant qu'*Ami de la Commune*, j'ai vécu le même jour un grand moment de théâtre, lequel doit autant à la puissance des textes qu'à leur magistrale interprétation. En effet, dans ce festival perturbé mais grouillant néanmoins de 500 spectacles divers, *le metteur en scène Pierre Hubert* présentait à nouveau : *Louise Michel/La vierge rouge. Coproduite par la Compagnie Mise En Acte* - 65, rue de la Tombe Issoire, Paris XIVe - et la *Compagnie Humbert de Langres*, cette pièce se veut la convergence des idées et des sensibilités qui émanent directement des œuvres de *Louise Michel*. Superbes textes où se mêlent son histoire, son engagement et ses prémonitions concernant l'enseignement et bien d'autres avancées chères à la *Commune de Paris*. Trois voix incarnaient ici les messages toujours actuels de son égérie et trois tables d'école leur servaient efficacement de décor. Tout cela qui fait toucher du doigt la grande lenteur de nos progrès dans l'art de vivre ensemble, nous touche au plus sensible et nous met les larmes aux yeux. *Claudine Boschet, Danièle Israël et Maud Narboni* méritent donc nos sincères compliments d'avoir été sur le plateau du théâtre des Béliers - de manière crédible et combien émouvante - l'adolescente provocatrice, la déportée indomptable en Nouvelle-Calédonie, l'anarchiste au grand cœur et l'institutrice permanente. Au-delà des démagogies affichées, cette rétrospective provoque plus que jamais une réflexion concernant la modernité de la Vierge Rouge et son humanisme récurrent.

Au moment où nous nous interrogeons avec passion sur le devenir souhaitable du théâtre, quelle scène parisienne aura la volonté d'ouvrir le débat en invitant la compagnie Humbert et son pathétique témoignage ?

Claude Chanaud

Bonnes fêtes

Le 8 juin 2003, les Amis de la Commune de Paris - 1871, qui tenaient un stand à la fête «traditionnelle» de *Lutte Ouvrière à Presles,* ont eu de nombreux contacts avec divers militants qui s'intéressent à la révolution de 1871 pour sa modernité, le tout dans une très bonne ambiance.

Les 13 et 14 septembre, c'est à la Fête de l'Humanité que nous tenions le stand où l'affluence fut nombreuse avec pour heureux résultat une grosse vente de nos livres et objets propres au souvenir de la Commune et le *succès flatteur de 14 adhésions.*

Nous profitons de cette occasion pour suggérer aux associations, C.E., mairies et organisations de leur offrir la possibilité que nous soyons présents à leurs fêtes et leurs assemblées.

Alain Dalotel

18 mars 2004 : l'Exposition

Le compte à rebours est déjà engagé. Chacun dans le groupe chargé de son organisation y déploie tout son talent ainsi que sa fougue.

Ce sont : les textes des panneaux à rédiger pour la meilleure compréhension ; les objets historiques prêtés par divers musées nécessitant les démarches pour obtenir les autorisations multiples ; les moyens de propagande pour organiser sa publicité etc... Que tous nos amis qui, un jour, ont eu l'occasion de réaliser une exposition au sein de leur entreprise ou de leur cité, se rendent compte à quel point, sur cette échelle que représente *l'Hôtel de Ville de Paris,* la somme de travail est immense. Qui pourra évaluer le temps que tous ces bénévoles y consacrent ? La meilleure récompense sera son succès. A savoir, la richesse de cette exposition ainsi qu'une affluence nombreuse où se mêleront ceux qui ignorent tout de la Commune et ceux qui viendront y affermir leur foi. Dans le prochain bulletin, toutes les indications pratiques vous seront communiquées. *Du 18 mars au 8 avril. Retenez bien ces dates. Nous vous y attendons.*

Mémorial Karl Marx à Londres

Une délégation luxembourgeoise des «Amis de la Commune de Paris 18» a visité en *Juillet 2003 le mémorial de Karl Marx au cimetière Highgate à Londres* pour lui rendre hommage.

Avant le 18 mars 1871 tous les conseils de Marx aux Internationaux parisiens iront dans le même sens: pas de «folie désespérée», pas d'action prématurée.

Dès que l'action éclate *Karl Marx* se déclare solidaire.

Danielle Wagener-Kies

QUAND LES UHLANS PASSERENT LA LOIRE*

S'il ne se contente que d'effleurer la Commune à laquelle son héros, blessé à *Buzenval*, n'a pu participer, l'auteur permet de mesurer la situation dans ce milieu rural du sud de la Sologne, pourtant pays natal de nombreux Communards, dont *Ranvier*. *François* subira la guerre, sera fait prisonnier avec son régiment de «mobiles», s'évadera, repartira au combat. Arrêté, il sera accusé de participation à la Commune et poursuivi par la vengeance d'un hobereau, déporté en *Nouvelle-Calédonie* dont il reviendra après l'amnistie. Même si l'auteur ne le dit pas, on peut penser que *François* revenu au pays ne sera pas indifférent à l'action de ceux qui, après la défaite de la Commune, ont repris le flambeau.

Raoul Dubois

**Alain Raffensthain, Ed. Royer 2002*

TARDI, LE GRAND TARDI*

Plus d'un siècle, un interminable siècle d'attente avant que *Jacques Tardi* vienne apporter son talentueux trait pour illustrer, en *bd*, l'immortelle épopée. Avant lui, quelques crayonneurs voulurent s'attaquer, *Versaillais du trait, aux 72 jours de la Commune de Paris. Jacques Tardi avait prévu 3 albums* pour «Le cri du peuple» rédigé par *Jean Vautrin* (Grasset/Le livre de poche) mais, *finalement, 4 albums* seront proposés car la richesse de ces temps d'espérances ne se réduit pas. *L'automne 2003* installe chez les libraires «Les heures sanglantes», suite des «Canons du 18 mars» et de «L'espoir assassiné». *Nous assistons aux premiers jours de cette semaine qui s'acheva dans des fleuves de sang.* Communards et Communardes se battent, luttent contre les hordes déchaînées du *Duc de Magenta, maréchal de Mac Mahon,* désigné par Thiers l'infâme, pour écraser la Ville rebelle. Avec *Jacques Tardi* nous sommes sur chaque barricade. On entend les balles siffler, on sent le souffle de la canonnade. Les héros Vautriniens continuent à se mesurer dans une bataille infernale. Cet album vous l'achetez, vous l'offrez. *Jacques Tardi et la Commune de Paris 1871 ne pouvaient que se rencontrer et se comprendre.*

Pierre Ysmal

**«Le cri du peuple - Les heures sanglantes», par Tardi/Vautrin, Casterman, 76 p., 18,30 Euros, en vente à l'Association.*

LES NOCES ROUGES*

Des romans sur la Commune, il en existe un grand nombre mais ils n'ont pas tous le ton d'authenticité poignante de l'œuvre de *Gildard Guillaume.*

A partir d'une riche et scrupuleuse documentation, l'auteur a procédé à une reconstitution saisissante des différentes étapes de la *Révolution du 18 mars.*

Les épisodes les plus tragiques sont dépeints avec un réalisme sans complaisance, dans un style coloré, vivant, gaillard et même parfois paillard.

Les dialogues sonnent juste sans jamais tomber dans la caricature et le conventionnel. Les descriptions des événements ont l'impact des reportages pris sur le vif : pendant le premier siège, les souffrances des Parisiens par la faim, le froid et les bombardements. Les prisons versaillaises où les fédérés croupissent dans la crasse et la vermine tout en subissant la haine de la bêtise de leurs bourreaux, *et les atrocités de la Semaine sanglante... Le chapitre 58* pose un problème : on peut se demander si la montée au *Mur des prisonniers, à la lueur des torches, est une variante nocturne de l'exécution, au Père Lachaise, de 147 insurgés, dans la matinée du dimanche 28 mai 1871 ?* Quatre personnages principaux, appartenant à des milieux sociaux fort différents vivent intensément cette période extraordinaire :

Léon, le militant ouvrier, déjà très politisé, qui va entraîner *l'honnête Nicolas, ébéniste qualifié,* dans l'ardent combat pour la liberté. *Sa compagne, Virginie,* touchante et courageuse, est naïvement et délicieusement surprise par les transferts amoureux nés de ces circonstances exceptionnelles.

Henri, journaliste lyonnais, libertaire et adversaire implacable des bourgeois : «Ils ont eu très peur, ils ont eu honte, ils se vengeront», se disait Henri, «On ne payera pas pour ses forfaits mais pour la trouille qu'on leur a causée».

Edouard Deval, avocat issu d'un milieu favorisé mais qui ne peut supporter les iniquités sociales. L'auteur qui est précisément avocat a mis son savoir au service de son talent. *L'interrogatoire d'Edouard Deval* par les juges du 3e conseil de guerre est un petit chef d'œuvre de critique radicale de la justice militaire.

En dépit du sombre tableau des massacres versaillais, une lueur d'espoir apparaît au milieu des décombres de la défaite : la solidarité agissante et constructive des vaincus qui finira par triompher de l'enfer de la répression. Cet ouvrage captivant incite à mieux connaître la Commune.

Marcel Cerf

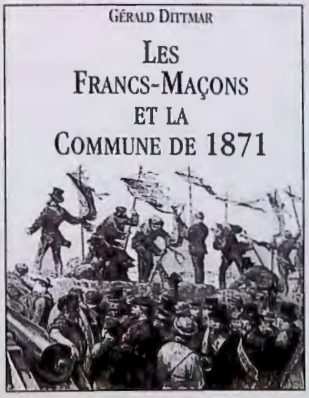
** Gildard Guillaume.*
Editions l'Harmattan,
422 pages, 33 Euros

N.B. L'auteur ne se formalisera pas si on épingle deux ou trois coquilles amusantes :
Page 42 : Elourès pour Flourens
Page 82 : un roquet noir et blanc appelé Flon-Flon por référence au prince Napoléon. Bien entendu c'est Plon-Plon qu'il faut lire.
Page 243 : le chancelier Gustave Nadaud. L'auteur des «Deux gendarmes» devra se contenter d'être seulement un spirituel chansonnier.

LES FRANCS-MAÇONS ET LA COMMUNE DE 1871*

Parmi les nombreux sujets de controverse concernant la Commune, il faut compter la place des Francs-maçons dans la préparation et la poursuite du mouvement. Si on en excepte le travail monumental d'*André Combes*, peu d'éléments sont exempts de passion. *C'est que la Commune comme la Franc-maçonnerie sont des sujets toujours brûlants.* *Notre ami Gérald Dittmar* à qui nous devons déjà la réédition de *l'album de photos sur le Paris de la Commune* nous donne aujourd'hui un ouvrage complet et accessible aux non-spécialistes.

C'est à la fois un exposé des faits, des actions des Francs-maçons, déjà membres de l'Ordre au moment de la Commune, qu'ils soient d'accord avec l'attitude des Francs-maçons ralliés à la Commune ou de leurs adversaires, mais aussi un recueil de documents émanant des uns et des autres. Chaque lecteur pourra juger sur pièces. On remarquera en particulier l'intérêt du document qui clôt l'ouvrage : *la lettre du Grand Maître datée du 1er avril 1871* et qui trace les perspectives de *l'Assemblée Générale du 4 septembre 1871* (notons au passage la concordance de cette date avec l'anniversaire de la proclamation de la République). *On sait le rôle des Francs-maçons à Paris, en province, à l'étranger* dans l'aide aux victimes de la répression et aux exilés, on sait aussi que de nombreux communards rejoindront la Franc-maçonnerie après la Commune. Sachons gré aussi à l'auteur *d'attirer l'attention sur le beau texte de Louise Michel* décrivant le *défilé du 29 avril* : «Aujourd'hui encore, il me semble, en parlant, revoir cette file de fantômes allant, avec une mise en scène d'un autre âge, dire les paroles de liberté et de paix qui se réaliseront dans l'avenir.» et ajoutant suprême hommage à la combattante «Plusieurs combattirent comme ils l'avaient promis et moururent bravement».



Raoul Dubois

**Editions Dittmar 2003, 1 volume, 148 p., Gérald Dittmar, 35 Euros*

LES FEMMES DANS LA COMMUNE DE PARIS
Edition numérotée et illustrée.
Tirage limité hors commerce.
Disponible en souscription
Commande par chèque libellé aux EDITIONS DITTMAR,
371, rue des Pyrénées, 75020 Paris.
35 euros TTC. Frais de port compris

Deux critiques pour le même livre, pourquoi pas ? Chacun à sa manière rend hommage à Nathalie Le Mel *et aussi à son biographe qui le mérite bien, notre ami dévoué et modeste* Eugène Kerbaul *qui a consacré tant de son temps et de ses ressources pour lui rendre hommage. Offrez donc ce livre à vos amis, qu'ils soient d'origine bretonne ou non.Mais s'ils le sont, alors quelle fierté !*

NATHALIE LE MEL*

Réédité par «Le temps des cerises» le livre que notre ami *Eugène Kerbaul* a consacré à *Nathalie Le Mel* «Une communarde bretonne révolutionnaire et Féministe» est enfin disponible à nouveau.
Le personnage de *Nathalie Le Mel* n'a pas eu dans la mémoire du mouvement communard la fulgurance de ceux de *Louise Michel, d'Elisabeth Dmitrieff* ou même d'*André Léo,* il constitue néanmoins le parcours exemplaire d'une militante populaire, liée directement à la classe ouvrière et à ses organisations de type syndical. *Organisatrice avec Varlin de la grève des relieurs de 1865,* elle représente le féminisme des travailleuses, celui de l'égalité des salaires. Avec Varlin encore *elle essaie d'organiser la défense des consommateurs dès la fin de l'Empire,* donnant à la gestion ouvrière tout son sens. Cette action elle la mènera avec obstination toute sa vie, dans la Commune, pendant sa déportation, après son retour. Fidèle aux options de sa jeunesse elle ne fera jamais de concession à ce qu'elle estime juste.
A sa mort à l'hospice d'Ivry le 8 Mai 1921 elle a 96 ans et est oubliée de tous et a perdu tous ses anciens amis communards, mais elle n'a pas faibli.
On sait gré au breton *Kerbaul* de s'appuyer sur sa solidarité d'appartenance à la fois à la Bretagne et à la tradition ouvrière et de nous permettre à nouveau de saluer *Nathalie Le Mel, militante exemplaire.*
Il faut diffuser autour de nous ce petit ouvrage (1 vol 12 Euros), le faire connaître c'est aider à donner à l'action des femmes sous la Commune sa véritable dimension.

Raoul Dubois

NATHALIE LA GRANDE*

Oui, pour beaucoup, la présence des femmes dans la Commune se résume à un seul nom : *Louise Michel.* On oublie ou on néglige les *Marie Le Roy, Hortense David, Marie Lecomte, Eulalie Papavoine, Paule Mink, Anne-Marie Menand, Elisabeth Dmitrieff, Aline Jacquier, Adèle Gauvin, Marceline Leloup, Blanche Lefevre et Nathalie Le Mel.*

Eugène Kerbaul consacre un ouvrage chaleureux et informé à celle qui fut *proche d'Eugène Varlin,* participant activement à la Marmite, cette coopérative où les travailleurs pouvaient prendre leur repas à des prix vrais, chanter, discuter. *Communarde active,* Nathalie est condamnée à la déportation en Nouvelle-Calédonie. Cette dirigeante de l'Union des Femmes devait expier. Elle avait osé évoquer le «triomphe de la Commune, c'est-à-dire du Peuple» ! Proche de *Louise Michel* elle s'en écarte : elles n'ont pas la même vision de la politique. L'une se transforme en porte-voix de l'anarchisme, l'autre choisit une autre forme de lutte. Malade, diminuée, aveugle, *Nathalie s'éteint à 96 ans à l'hospice d'Ivry (8 mai 1921).* Trois personnes suivent son convoi. Cette biographie lutte contre l'oubli. L'affreux oubli qui recouvre trop d'héroïnes de l'épopée.

Pierre Ysmal

**Nathalie Le Mel*
Eugène Kerbaul,
Le Temps des cerises,
164 p, 12 Euros

LES FRANCS-MAÇONS ET LA COMMUNE DE PARIS*

L'ouvrage de *Marc Viellard* est un précieux condensé de l'histoire de la *Franc-Maçonnerie de 1848 aux lendemains de la Commune*, en même temps qu'une excellente analyse de la situation économique, politique et sociale de cette même période. *Napoléon III* a tenté de mettre le *Grand Orient sous sa tutelle* mais il n'y a pas toujours réussi en fonction du degré d'indépendance des grands maîtres de l'ordre. L'opposition se fait plus violente quand l'empereur apporte son soutien au pape pour *vaincre les troupes garibaldiennes à Mentana en 1867*. Parmi les philosophes, les savants, les hommes politiques qui ont eu une grande influence sur leur siècle et qui ont appartenu à la franc-maçonnerie, on peut citer : *Proudhon, Blanqui, Raspail, Elisée Reclus*. De très nombreux dirigeants de la Commune de Paris sont Francs-Maçons : *Félix Pyat, Flourens, Dombrowski, Jourde, Protot, Duval, Avrial, Assi, Benoît Malon, Ferré, Rigault, Jules Vallès, Eudes, Longuet, Beslay, etc.* Des milliers de Maçons combattent pour la Commune. *Le 23 avril 1871, une délégation de Francs-Maçons défend devant Thiers*, la juste cause des parisiens et lui propose une conciliation équitable. Elle se heurte à l'intransigeance et à la félonie du chef du pouvoir exécutif. Bientôt la répression fait rage et, pour la pérennité de l'obédience, les représentants du conseil de l'ordre se démarquent des manifestations de la base, tandis que *le Grand Maître du Grand Orient, le 1er août 1871, condamne sans réserves la Commune, mais le Grand Orient va se rallier à l'amnistie. Le Frère Gaston Crémieux* est un peu trop sévèrement jugé par l'auteur.
Le dirigeant de la Commune de Marseille est un ardent républicain et un délicat poète. Les réactionnaires n'ont pas oublié son apostrophe célèbre à l'assemblée de Bordeaux : «Majorité rurale, honte de la France» et il sera fusillé. Quant à *Maxime Lisbonne*, ce blagueur impénitent, il est trop indépendant pour être un inconditionnel sans failles de *Boulanger*. Dans un libelle de cette période agitée, il fait habilement comprendre au candidat au pouvoir qu'il ne faut pas jouer au César et se faire sacrer par un Sibour quelconque**. De toute manière, le rôle de *Lisbonne* dans cette affaire n'est en rien comparable à celui de *Rochefort* devenu un des principaux chefs de l'aventure boulangiste et ayant entraîné dans son sillage une partie de l'état-major blanquiste : *Granger, Roche, Place et Breuillé. Clemenceau* lui-même a participé, un moment, à cette folle entreprise, comme le firent aussi *Naquet et Laisant*. Pour la forme, relevons, au hasard, quelques coquilles : *Poge 55 : Clemenceau élu maire de Belleville au lieu de Montmartre. Page 108 : le dimanche 28 avril au lieu du 28 mai, Varlin est reconnu par des passants - A plusieurs reprises Locroy au lieu de Lockroy.* Après ces considérations secondaires, revenons à l'essence même de ce livre, à sa raison d'être essentielle. *Marc Viellard* nous ouvre un vaste champ de réflexions et de discussions enrichissantes sur le plan philosophique et historique. Il dissipe les préjugés, les légendes et les calomnies sans fondements sur la franc-maçonnerie.

Marcel Cerf

** Marc Viellard, Editions maçonniques de France, 16 rue Cadet, 75009 Paris, 7,50 Euros*

*** Mgr Sibour, archevêque de Paris, reçut en grande pompe, le prince Louis Napoléon à Notre-Dame, lors de la cérémonie d'action de grâces, le 1er janvier, pour couronner le succès du plébiscite des 20 et 21 décembre 1851.*

Faisons un rêve, mais réveillons-nous !

Comme l'écrivait Goethe : «J'aime celui qui rêve l'impossible.»

Nous aussi, nous aimons tous ceux qui, taxés d'utopistes, rêvent d'un monde meilleur pensant, avec raison, que c'est possible. Mais il y a toujours ces empêcheurs de rêver en rond *Thiers qui eut de nombreux successeurs* est de ceux-là. On connaît les suites sanglantes.

Mais le propos est autre.

Dans l'écho de la Butte n° 0, le maire du XIIIe arrondissement de Paris, par ailleurs membre de l'Association, confie béatement : «J'ai fait un rêve merveilleux». A l'instar de *Martin Luther King,* il révèle son désir d'entente harmonieuse dans le quartier, souhait louable, s'il en est, auquel on ne peut que se joindre.

Mais l'on se doit d'y ajouter un autre rêve : voir une artère de son arrondissement prendre le nom du *Général Emile Duval, exécuté au Petit-Clamart. le 4 avril 1871.*

Nous reprenons ainsi la proposition de *Léo Fränkel adoptée le 17 avril par le Conseil de la Commune* : «La place d'Italie s'appellera dorénavant Place Emile Duval». Cela n'a pas duré longtemps, hélas !

Certes, lors d'entrevues, notre demande n'a jamais été réfutée. Depuis d'autres voies ont été inaugurées, mais, apparemment, on refuse de sortir de l'oubli cet enfant du XIIIe car c'est le mutisme le plus complet. Comme un silence honteux.

Rien n'est facile, on le sait, et les *successeurs des Versaillais* qui ne seront jamais d'accord pour céder la place, tant leur rancune est tenace et inextinguible, ont l'air de toujours tenir le haut du pavé, malgré le temps écoulé. Pourquoi ne pas faire état des difficultés si elles existent ? Pourquoi se taire ? A tout rêve, il y a forcément un réveil et si les plus éminentes personnalités scientifiques n'ont jamais pu déterminer que le sommeil de plomb risquait d'engendrer la langue de bois, il reste qu'il appartient de s'expliquer franchement.

Si la Place de la Commune a pu être inaugurée sous Tibéri, pourquoi une rue Emile Duval ne le serait-elle pas par Delanoë ? Va-t-il falloir pétitionner ? Les bonnes intentions ne doivent pas uniquement se manifester en rêve. Il appartient désormais à chacun de prendre ses responsabilités.

Philémon

avis de recherche

Le musée Carnavalet, musée de l'histoire de la ville de Paris, effectue depuis quelques mois un recensement des portraits photographiques des femmes liées à la Commune. Dans le cadre de cette recherche, le musée sollicite l'aide de notre association et de tous nos amis.

LE PHOTOMONTAGE DU PHOTOGRAPHE APPERT

En 1871, le photographe Appert a fait un reportage sur les femmes emprisonnées à la prison des Chantiers de Versailles. *Ce photomontage daté du 15 août 1871* a été publié avec une liste (comportant de nombreuses erreurs) de 102 noms. Nous souhaitons maintenant vérifier l'identité de ces femmes et nous recherchons tous les clichés photographiques encore existants de ces prisonnières.

POUVEZ-VOUS NOUS AIDER À :

- Identifier certaines femmes
- Retrouver ou vérifier les noms et prénoms des femmes
- Trouver ou vérifier les informations concernant les dates et lieux de naissance et de mort
- Trouver d'autres portraits de ces femmes (en précisant la localisation)
- A retrouver les descendants de ces femmes?

Pour nous permettre de travailler ensemble sur ce photomontage un numéro a été attribué à chaque femme.

PS : Bien que ce travail soit en cours plusieurs collections ont déjà été sollicitées : *les collections du musée Carnavalet, du musée d'histoire de Saint-Denis de la Bibliothèque de Versailles de la Bibliothèque Marguerite Durand et les collections de la Bibliothèque Historique de la ville.*

Les principaux ouvrages comme le *Maitron, le Bernard Noël et le livre d'Edith Thomas* «Les Pétroleuses» ont été un point de repère pour ce travail.

Contact musée Carnavalet :
Catherine Tambrun 01 44 59 58 63
Catherine.tambrun@mairie-paris.fr
ou Catherine.tambrun@paris.fr

Ce travail étant de longue haleine, vous retrouverez dans chaque bulletin et sur notre site internet des informations et des questions sur ces femmes.

Décès de Sergio Ortega

Le 17 septembre nous déposions, devant le Mur des Fédérés, les nombreuses fleurs provenant de l'hommage rendu à Pantin, à *Sergio Ortega,* à la demande de sa femme et de ses fils, le corps de notre ami *partant pour son Chili natal. Sergio Ortega était compositeur d'opéras,* de cantates, de musiques de films, ainsi que des chants populaires.

Le coup d'état de Pinochet le trouva Directeur de la télévision du Gouvernement d'Unité Populaire, pour lequel il avait composé l'hymne national chilien «VENCEREMOS». Communiste, il se trouva dans l'obligation de s'éloigner de son pays. Dans son exil, il devint pendant 22 ans, *directeur de l'Ecole Nationale de Musique de Pantin,* où sa pédagogie, sa passion pour son art, sa générosité furent très appréciées. *Sergio Ortega était un symbole de la Résistance chilienne.* Ainsi ces fleurs ont réuni dans un même hommage, ceux qui ont donné à tous les opprimés, à tous ceux qui luttent pour plus de justice et de liberté. Ces chants qui appartiennent au patrimoine populaire universel : l'*Internationale du Communard Pottier et El Pueblo Unido du résistant chilien Sergio Ortega.*

Andrée Poirier

la carte 2004

Faut se faire une raison, encore une année qui tire à sa fin. Il se trouvera cependant des comparses qui vont feindre l'étonnement : déjà ! C'est pour eux une façon commode *de justifier leur retard du règlement de leur cotisation 2003.* Il en est souvent ainsi de certains de nos amis qui, tout en manifestant certaines exigences, laissent filer le temps. Il y a là, une attitude plutôt désarçonnante car enfin on n'adhère pas aux «Amis de la Commune» à la légère et quand on a franchi le pas, il appartient de rester honnête avec soi-même, d'en respecter les règles ou alors de devenir, comme on l'expliquait dans le précédent bulletin, un «franc-fileur». Passons.

Toujours est-il que la carte d'adhésion 2004 est dès maintenant, à votre disposition.

Nous vous rappelons les tarifs votés lors de l'Assemblée générale du 1er mars 2003.

Cotisation annuelle : 30 Euros

Cotisation de soutien : à partir de 50 Euros

Faibles ressources, étudiants et chômeurs : à partir de 5 Euros.

La carte 2004 sera à l'effigie de *Léo Fränkel* figure symbolique de l'émigré et de l'ouvrier, devenu en quelque sorte, le *ministre du Travail de la Commune. Arthur Adamov* écrit : «Pourquoi ai-je accordé une large place à Fränkel ? Voici : Fränkel fut l'un des premiers à comprendre le rôle joué par la classe ouvrière dans la révolution du 18 mars. Il savait, lui, que c'était elle qui avait permis l'institution de la Commune, et que, partout, c'était pour elle qu'il fallait avant tout œuvrer». Si vous saviez, pour nous, responsables bénévoles de l'Association, combien il est réconfortant, combien cela nous fait chaud au cœur quand arrive votre cotisation. N'y voyez pas mièvrerie ni sensibilité excessive ! Mais simplement le fait que le lien n'est pas coupé et que la Commune continue à palpiter en vous.

Robert Goupil

ADHÉREZ OU READHÉREZ

COTISATIONS 2004/CARTE D'ADHÉSION

A partir de 30 euros - Soutien à partir de 50 euros

A partir 5 euros pour les faibles ressources

A partir de 150 euros pour les collectivités

LES AMIS DE LA COMMUNE DE PARIS-1871
ANNÉE 2004

ADHÉSION COLLECTIVE

46, rue des Cinq-Diamants, 75013 Paris
Téléphone 01 45 81 60 54 - Fax 01 45 81 47 91
E-mail amis@commune1871.org - Site internet www.commune1871.org

LES AMIS DE LA COMMUNE DE PARIS
46, rue des Cinq-Diamants, 75013 Paris
Tél. : 01 45 81 60 54
Fax : 01 45 81 47 91
e-mail : amis@commune1871.org
Site Internet : www.commune1871.org

Création/Réalisation : Jean-Marc Lefébure
Scans : David Sirot
Comité de rédaction :
Jacqueline Hog, Marie-Claude Schertz,
Marcel Cerf, Bernard Eslinger, Robert Goupil,
Maxime Jourdan, Yves Pras, Claude Willard
Impression : PUBLIC-IMPRIM